

Théâtre

Public

Montreuil

# Reporters de guerre

Du 7 au 15 mars 2024

Création Cie Que Faire ?  
Sébastien Foucault

Dossier de presse



© Françoise Robert

# TPM

Contact presse  
Agence Plan Bey  
01 48 06 52 27  
[bienvenue@planbey.com](mailto:bienvenue@planbey.com)

# Reporters de guerre

Du 7 au 15 mars 2023



© Françoise Robert

**Peut-on - et si oui comment - raconter la guerre à quelqu'un qui ne l'a pas vécue ? Au début des années 1990, la journaliste Françoise Wallemacq se rend en Bosnie pour couvrir la guerre et le siège de Sarajevo. Vingt-cinq ans plus tard, ses reportages inspirent à Sébastien Foucault une pièce captivante sur la responsabilité des récits de guerre.**

L'art peut-il sauver la mémoire de tragédies oubliées ? Et peut-il nous aider à y trouver un sens et affronter nos lendemains ? Oscillant en permanence entre documentaire et théâtre, Reporters de guerre met en scène trois témoins de l'époque : Françoise Wallemacq, éminente correspondante de la RTBF, l'ex-journaliste de guerre bosniaque Vedrana Božinović, qui a couvert le siège de Sarajevo et qui depuis est devenue comédienne, et Michel Villée, ancien attaché de presse dans l'humanitaire, aujourd'hui marionnettiste.

Explorant les ressources de la scène pour transformer d'anciens reportages en objets artistiques, Sébastien Foucault et ses performeur-ses donnent vie à une pièce saisissante, qui questionne le traitement de l'information, ses limites mais aussi sa prodigieuse capacité à lutter contre l'indifférence et l'oubli.

du lun. au ven. 20h  
sam 18h  
Relâche le dimanche

Salle Jean-Pierre Vernaut

Durée 1h45 min

À partir de 15 ans

Mise en scène

Sébastien Foucault

Écriture

Sébastien Foucault, Julie Remacle

Avec

Françoise Wallemacq, Vedrana

Božinović, Michel Villée

Dramaturgie

Julie Remacle

Recherches

Sébastien Foucault, Françoise

Wallemacq, Vedrana Božinović, Michel

Villée, Mascha Euchner-Martinez, Mirna

Rustemovic, Maxime Jenness, Nikša

Kušelj

Assistanat à la mise en scène

Jeanne Berger

Chargée de production & Tour manager

Mascha Euchner-Martinez

Scénographie

Anton Lukas

Création lumière

Caspar Langhoff

Création sonore

Kevin Alf Jaspar

Régie générale et vidéo

Jens Baudisch

Régie plateau

Olivier Arnould

Création marionnettes

Loïc Nebreda

Construction décor

Sandra Belloi et Cédric Debatty

Infographie

Julien Hubert

Traduction

Boris Radović, Leila Putcuypys + Robin

D'Hooge (Babel Subtitling)

Création

TANDEM Douai-Arras en avril 2022

Production

Que Faire ? Asbl ; Théâtre de Liège

Coproduction

Le Kunstenfestivaldesarts ; TANDEM

scène nationale (Arras-Douai) ; le

Théâtre Les Tanneurs ; NTGent

Avec le soutien de

Théâtre & Publics ; de l'IIPM ; du Théâtre

National de Zagreb (Croatie) ; du Tax

Shelter du Gouvernement Fédéral de

Belgique ; de Inver Tax Shelter ; RTBF

Avec l'aide du Ministère de la Fédération Wallonie Bruxelles – Service Théâtre & Démocratie ou Barbarie (Décret-mémoire)



# Pourquoi la guerre ?

Pour des raisons éthiques, mais aussi très personnelles, l'essentiel de mon travail, ces huit dernières années, a consisté à ausculter les mécanismes de la violence individuelle et collective, et la souffrance qu'elle génère.

Dans ce cadre, la guerre, qui impose à l'individu et au groupe l'expérience du tragique est (évidemment) un sujet obsessionnel. La guerre, point de rupture où les garde-fous éthiques volent en éclats, où les frustrations, les peurs et les haines se cristallisent, où la violence se déchaîne, précipitant l'humain dans un cycle insensé et comme infini de souffrance et de vengeance.

La guerre, puissant révélateur du pire de l'être humain, mais aussi parfois, étonnement, de ce qu'il porte en lui de meilleur.

C'est un travail de réflexion sur le journalisme de guerre, mais ce n'est pas un travail critique au sens de critique à charge ou de polémique. Nous n'avons pas choisi n'importe quel journalisme et n'importe quelle journaliste. Il existe mille manières de pratiquer le journalisme et autant de personnalités de

journalistes. Pour le meilleur et pour le pire. Pour que la réflexion soit féconde, nous avons choisi l'un des médias que nous préférons et que certains d'entre nous (au sein de l'équipe technique et artistique) connaissent bien : la radio, un journalisme d'investigation et d'enquête, un journalisme incarné par une professionnelle dont nous apprécions tout particulièrement le travail et dont nous épousons l'éthique de travail.

Nous avons choisi le journalisme de guerre comme objet d'étude parce qu'il s'intéresse sensiblement au même sujet que nous : les causes, mécanismes et conséquences de la violence, parce que nous partageons certains objectifs (décrire, permettre de comprendre et, dans le meilleur des cas, permettre de ressentir le réel) et, dans certains cas, certains principes éthiques qu'ils soient avoués (empêcher l'impunité, donner une voix aux sans-voix) ou inavoués (agir sur le réel). Mais aussi parce que le journalisme de guerre s'appuie sur des techniques, des valeurs et des présupposés radicalement différents des nôtres. (Et qu'il nous a semblé pertinent de les comparer).

Sébastien Foucault



# Entretien avec Sébastien Foucault et Julie Remacle

**Quelles sont selon vous les possibilités offertes par le théâtre documentaire pour aborder un événement de sidération collective ?**

Sébastien Foucault : Le médium théâtral est une petite niche, c'est un outil parmi bien d'autres pour créer des récits structurants, mais c'en est un. Avant le spectacle *Hate radio* – où j'étais dirigé par Milo Rau et qui aborde le génocide au Rwanda par le prisme de la radio –, pour moi cette idée était assez théorique. Cette expérience m'a donné cette confiance, cette légitimité pour m'emparer de ce type de sujet. J'ai la conviction que l'on peut, d'un petit endroit, à notre petite manière, participer à la construction, la reconstruction, au métissage des imaginaires. Et c'est dans cette perspective-là que ce genre de travaux se situent. Avec *Reporters de guerre*, beaucoup de spectatrices et de spectateurs nous ont dit à quel point ils et elles étaient sorti-es ébranlé-es, plein-es de questions, fortifié-es moralement aussi. Bien sûr, nous ne pouvons pas mesurer à quel point une œuvre culturelle en particulier peut avoir un impact sur les imaginaires, à quel point cela peut faire office de rempart utile au moment opportun, mais c'est quand même avec cet espoir chevillé au corps et à l'esprit que nous construisons nos pièces.

**Les actrices et acteurs de *Reporters de guerre* ont été réellement témoins du conflit en ex-Yougoslavie. Faut-il avoir vécu l'histoire pour pouvoir la transmettre ?**

Julie Remacle : Oui, on voulait travailler avec des témoins directs, et que ces personnes aient des visions différentes du conflit. Il me semble que c'est bien plus fort que de faire jouer leurs rôles par des comédien·nes.

S.F. : Psychiquement, ce n'est pas la même chose pour un·e spectateur·rice de savoir que la personne qui va raconter l'histoire l'a vécue, ou si c'est un·e acteur·rice, un·e passeur·se de récits. Mais selon moi ce n'est ni mieux ni moins bien. Une personne qui n'a pas vécu l'histoire peut tout de même la porter en elle. Elle peut la réfléchir, que quelque chose germe en elle, dans son imaginaire, peut-être un garde-fou pour ne pas répéter les mêmes erreurs. Bien que globalement nous répétions effectivement les mêmes erreurs. Mais on se demande toujours si la culture ne pourrait pas être un petit rempart contre la barbarie, la violence, l'égoïsme que nous portons toutes et tous en nous.

Il est aussi très important de ne pas parler « à la place de » et de créer une sorte de partenariat, pour créer un récit « avec ». Les créateurs occidentaux, principalement des mâles, ont raconté beaucoup les histoires des autres à travers le monde, il y a un rapport de force très écrasant. Il n'y a que peu d'espaces dans les lieux culturels pour que d'autres créateurs et créatrices racontent leurs propres histoires. Vous me direz qu'on est deux personnes blanches occidentales à la tête de cette compagnie. C'est problématique en effet mais doit-on s'empêcher d'aborder cette thématique pour autant ? Nous ne prétendons pas du tout raconter l'histoire de la Bosnie mais plutôt en tirer des choses que nous trouvons exemplaires pour toute la collectivité humaine.



© Céline Chariot



**La première partie de la pièce parle du conflit de manière globale, c'est un récit plus journalistique où le studio radio – disposé au milieu de la scène – est central. La seconde partie s'arrête quant à elle sur un évènement, le massacre de Tuzla. Pourquoi était-il important selon vous de proposer ces deux points de vue ?**

J.R. : Il y a un studio sur scène d'abord parce que nous avons voulu créer un espace sécurisé pour Françoise [Wallemacq] qui n'était jamais montée sur un plateau. On s'est dit qu'on allait la protéger en la replaçant dans son univers habituel. Mais on s'est vite rendu compte qu'elle était à l'aise et qu'elle pouvait aussi sortir de ce studio. Par rapport à l'écriture, il y avait tellement de matière que c'était difficile de définir un cadre. On savait qu'on voulait travailler sur la radio et c'était une belle façon de créer un cadre « podcast » : un « podcast » sur Françoise, un sur Michel [Villé], un sur Vedrana [Božinović], etc. Ça faisait sens à plusieurs niveaux car – comme au Rwanda – la radio était le seul média auquel avaient accès les habitant·es pendant la guerre. Il n'y avait plus d'électricité, mais il y avait des piles et ils et elles parvenaient encore à écouter la radio. C'était vraiment le média dominant.

S.F. : Oui, l'utilisation de la radio était une manière de recréer un imaginaire large autour de la guerre et de créer un pacte de légitimité de la part des porteur·ses du récit, sachant que ces dernier·es avaient été témoins. Dans un premier temps, il s'agissait de témoigner de ce qu'il et elles avaient vu. Puis il y a une bascule qui se fait. La question sous-jacente de la pièce est : comment peut-on raconter une expérience traumatique à quelqu'un·e qui ne l'a pas vécue ? Cette recherche résonnait évidemment très fort avec le travail journalistique de Françoise. Quand elle construit un reportage, elle s'attache à raconter l'histoire de personnes qui sont confrontées à des situations extrêmes, mais qui sont finalement des acteur·ices de « seconde zone » et non pas des leader·se politiques, militaires ou culturel·les. Par exemple, elle tend son micro à une cellule familiale aux prises avec la guerre, la violence, le deuil, ... Ce sont des choses faciles à comprendre même pour des gens qui sont à des milliers de kilomètres de là. Il y a bien sûr un double jeu là-dedans car les journalistes savent très bien ce qui excite les passions. Et nous ne sommes pas dupes non plus mais on joue le jeu de l'identification pour que ce symbole pragmatique fonctionne. Le but étant de créer des

symboles qui marquent l'imaginaire des gens, pour faire rempart. Pourtant ça fait 25 ans que Vedrana témoigne de cela et qu'elle ne voit rien changer. C'est ce qu'elle dit avec la phrase : « C'est le moment où vous devriez pleurer, mais ne vous inquiétez pas : dans cinq minutes, tout sera oublié. » Même si on arrive à toucher le cœur et les tripes, si ça ne fonctionne pas avec l'intellect et le subconscient – qui cadrent, qui mettent des gardes-fou –, on n'atteint jamais son objectif. Il faut à la fois des cadres inconscients et des principes conscients.

**La pièce nous renvoie évidemment à l'actuel conflit en Ukraine autour duquel on observe une certaine homogénéisation du récit journalistique. Comment expliquer ces représentations manichéennes ?**

S.F. : Oui, il y a des parallèles. À la fin des années 1980, en Yougoslavie, on a vu ré-émerger les passions nationalistes qui ont engendré des projets politiques extrêmement violents, excluant, meurtriers. En Bosnie-Herzégovine par exemple, d'un côté, il y avait les nationalistes serbes et croates dont l'objectif était de créer des zones pures sur le plan ethnique (qui ont cherché à atteindre ce but par le meurtre et le viol de masse, par des expulsions forcées, l'extermination, toutes ces choses que nous connaissons maintenant, grâce au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie) et de l'autre côté, le gouvernement bosniaque qui était une tentative imparfaite de démocratie européenne mais qui avait le mérite d'intégrer toutes les citoyen·nes du pays, Serbes, Croates ou musulman·nes. Bien sûr, il y avait aussi beaucoup d'exactions de leur côté. Mais les journalistes – qui étaient pour beaucoup très jeunes – étaient frappé·es par la démesure des moyens militaires de l'armée des Serbes de Bosnie qui avait récupéré l'armement de l'armée fédérale yougoslave. Donc sur le plan militaire, c'était David contre Goliath. Les journalistes se sont donc fait, dès le début du conflit, les porte-paroles de quelque chose qui était plus en adéquation avec leurs valeurs. Sauf que toutes celles et ceux qui sont resté·es sur place un peu plus longtemps, se sont aperçu·es que ce n'était pas si manichéen. Mais on ne leur donnait pas de temps dans les rédactions pour développer et troubler les imaginaires. À ce moment-là, du côté des Bosnien·nes de l'époque et des journalistes humanistes de l'Europe occidentale, la question était : comment maintenir l'histoire en vie ? Et ça, ils et elles l'ont très bien fait. Quand il y a un conflit qui explose – on l'a



© Françoise Robert

vu récemment dans le cadre de la guerre en Ukraine – tout le monde est offusqué, réagit avec beaucoup de générosité, en envoyant des médicaments, de la nourriture, des vêtements, ... Mais cette générosité ne dure qu'un temps car l'être humain est ainsi, il réagit à chaud.

Mais que fait-on quand un conflit s'installe sur la durée ? Par exemple, il y a eu beaucoup de changements d'alliances au cours du conflit en ex-Yougoslavie, notamment entre les Croates et les Serbes. Et il y a quelques journalistes qui ont tenté de relayer cela. Mais les rédactions répondaient que c'était illisible, trop compliqué, il fallait rester sur le récit avec d'un côté les méchant-es Serbes et de l'autre les gentil·les Bosnien·nes qui se battent. Pour maintenir l'histoire en vie, il fallait rester sur cette représentation de David contre Goliath.

**Malgré ces parallèles, pourquoi ce conflit pourtant récent est-il oublié, passé sous silence ?**

S.F. : L'amnésie ! On est dans un monde qui périme tout. Et c'est une aberration totale d'entendre que la guerre en Ukraine est le premier conflit armé de cette importance sur le sol européen depuis 1945. Alors qu'il y a eu des faits de génocide. Et on a tout oublié ! Il y avait une scène, qui a dû être supprimée au milieu de la pièce, dans laquelle Michel, qui venait de parler de la montée des nationalismes en ex-Yougoslavie, mais aussi d'un feu qui existe aujourd'hui dans les démocraties occidentales, s'indignait de cette amnésie collective. Et Vedrana répondait : « Mais nous aussi, on a tout oublié. En Bosnie, alors que nous sommes empoisonné-es par la guerre et le récit de la guerre, nous votons encore pour des partis nationalistes ! C'est que nous-mêmes, on n'a pas encore fait la connexion entre le nationalisme, le discours incendiaire qui l'accompagne et la guerre. »

J.R. : C'est aussi, parce qu'à la fin de la guerre, les populations sont restées divisées. Il n'y a pas vraiment eu de paix. Chacun·e a repris ses billes et s'est enfermé·e dans son propre discours, sa propre vision de ce qu'a été la guerre. C'était nous les gentil·les et les autres les méchant·es. Il n'y a jamais eu de grands discours de mémoire, comme l'Allemagne a réussi à le faire après la Seconde Guerre mondiale.



**Mais alors qui écoute ? À qui ça profite ?**

S.F. : Je crois qu'on ne peut rien seul-e mais qu'il peut y avoir des synergies. On s'adresse quand même à un certain type de public, globalement informé, cultivé, à une bourgeoisie, de droite, centriste ou de gauche mais quand même plutôt humaniste, bienveillante et déjà dans un processus réflexif. Mais quand ça travaille en synergie avec d'autres constructeur-ices du récit, il peut y avoir un maillage. Par exemple, en 2013, on a joué *Hate Radio* au festival d'Avignon et on s'est retrouvé-es en première page du Monde, avec une photo hyper naturaliste – comme le décor – à tel point que ç'aurait pu être l'image d'une page de politique internationale. Et dans l'encart de présentation qui introduisait l'article, il était question de géopolitique et notamment de la responsabilité de la France dans le génocide. Bien sûr il y avait une sorte de critique de la pièce en filigrane, mais c'était plutôt l'article de quelqu'un qui, touché par la pièce, avait été fouiller dans l'affaire du Rwanda et en particulier sur cette question de la responsabilité de la France dans le conflit et ça devenait un article de géopolitique sur le long terme. Ce maillage a permis de toucher de manière plus large les imaginaires.

Ici, grâce à Françoise [Wallemacq], il y a beaucoup de journalistes qui sont venu-es voir la pièce et qui nous

disent que c'est une belle manière de penser leur propre métier. C'est intéressant de toucher aussi ce public, cette profession qui est totalement en crise sur la question de la légitimité.

Il y a aussi le projet d'aller à Tuzla et de s'y confronter à un public complètement différent. On voudrait aussi essayer d'inviter la diaspora d'ex-Yougoslavie des villes où nous allons jouer. C'est intéressant parce qu'un public a une énergie, perceptible pour les interprètes mais aussi pour le public lui-même. Quand ce public est composé d'identités multiples, ça change l'empreinte de la foule. Des publics métissés vont créer une communauté de spectateur-ices qui va vivre l'expérience de manière singulière, différente par rapport à un groupe d'abonné-es d'un théâtre institué.

J.R. : Et puis, il y a aussi les scolaires avec qui ça peut être très intéressant si les jeunes sont bien accompagnés. Il me semble qu'un spectacle comme celui-là se situe au-delà du cours d'histoire et qu'on devrait davantage travailler sur des choses multidisciplinaires, qui sont beaucoup plus impactantes pour des adolescent-es.

Propos recueillis par Maryline Le Corre,  
coordinatrice à Culture & Démocratie  
Novembre 2022



# Biographies

## Vedrana Božinović

Jeu, recherches

Vedrana Božinović est une actrice bosnienne de Sarajevo. Pendant la guerre, elle est journaliste et sert de fixeuse et traductrice pour les reporters étrangers de passage. Fascinée par la puissance du théâtre pendant le siège de Sarajevo (une véritable « force de résistance spirituelle » selon elle), elle est témoin de spectacles mythiques comme l'adaptation de la comédie musicale *Hair* ou la mise en scène d'*En attendant Godot* par Suzan Sontag. Alors que la guerre n'est pas encore terminée, elle commence à se former à l'art dramatique. Au-delà de ses récits, c'est sa présence scénique qui frappe chez elle : un mélange de fureur et de douceur, d'acidité tragique et de rire enfantin. Depuis 2021, Vedrana Božinović est directrice artistique du Théâtre National de Sarajevo.

## Sébastien Foucault

Mise en scène

Sébastien Foucault est acteur, dramaturge et metteur en scène. Après des études de littérature et de philosophie, Sébastien Foucault suit une formation d'art dramatique à l'ESACT (Liège). Très vite, il se spécialise dans le théâtre documentaire. Pendant plusieurs années, il travaille aux côtés de la metteuse en scène belge, Françoise Bloch (Compagnie Zoo Théâtre) puis rejoint l'IIPM (International Institute of Political Murder) du metteur en scène et réalisateur suisse-allemand Milo Rau. Il joue dans plusieurs spectacles emblématiques de cette compagnie (*Hate Radio*, *The Civil Wars*, *La Reprise*, *Histoire(s) du théâtre*, etc.).

Sébastien Foucault co-dirige la compagnie *Que faire ?* avec Julie Rémacle (actrice, metteuse en scène et autrice), il y assure alternativement le rôle de producteur, dramaturge, conseiller artistique et metteur en scène. Depuis 2018, il mène une recherche approfondie sur le journalisme de guerre et la guerre en Bosnie (1992 - 1995). *Reporters de guerre* est le premier opus issu de cette recherche.

## Julie Rémacle

Texte, dramaturgie

Un an avant d'entrer au Conservatoire de Liège, elle participe en tant qu'autrice et comédienne à *L'opéra de 4* sous de Bertold Brecht avec le Grandgousier. La troupe liégeoise investit pendant des mois un tunnel désaffecté du Quai de la Batte : une expérience humaine qui marque son goût pour les aventures collectives. Au Conservatoire, ce sont d'ailleurs les expériences collectives artistiques et politiques qui la tiennent en haleine, à l'exception notable de son travail avec Jacques Delcuvelier, qui lui confie le rôle d'Hermione dans *Andromaque* de Racine. En guise de carte blanche de fin d'études, elle élabore avec Sébastien Foucault *Que faire ?*, un projet ambitieux : réunir sur scène un chœur de soixante citoyens, et opposer à cette foule trois actions radicales portées par trois acteurs.

Deux ans plus tard, elle participe en tant que productrice, assistante et co-autrice à la création du spectacle *Buzz*, comédie grinçante et fausse conférence-spectacle sur le théâtre de demain. Dans la foulée paraît son premier roman aux Éditions l'Arbre à Paroles, dans la Collection If dirigée par Antoine Wauters. *8 ans* raconte, en une succession de courts textes, la vie d'une petite fille belge née dans les années 80.

Avec Cédric Coomans, elle se lance ensuite dans la création du spectacle *C'est pas la fin du monde* ; une tragi-comédie qui mêle fin du monde et amour de la cuisine (lauréate du Prix du Jury International du Festival Émulation en 2020).

En 2021, elle donne sa voix à Céline Chariot dans *Marche Salope*, un premier spectacle de la photographe autour du viol et du silence. Elle participe également en tant que comédienne à la pièce documentaire *Nourrir l'humanité – Acte 2* (Cie Adoc).

Actuellement, elle poursuit ses projets d'écriture et collabore à la création du spectacle *Reporters de guerre* de Sébastien Foucault.



**Michel Villée**  
Jeu, recherches

Michel est comédien et marionnettiste. Avant de se former au théâtre, il a longtemps été attaché de presse à MSF Belgique. À l'époque, une partie de son travail consiste à documenter, avec l'aide de journalistes, la douleur des autres pour leur venir en aide. Sa première mission, les guerres en Bosnie et en Croatie, est l'une des plus marquantes. Depuis, Michel raconte le monde à travers le sensible en attachant une importance toute particulière au non-verbal.

Il a étudié le théâtre et le mouvement à Bruxelles. En tant que comédien, créateur, en aide à l'écriture ou à la mise en scène, il collabore avec plusieurs compagnies (Zoo Théâtre, Mic Mac, Que Faire ?, Eline Shumacher, David Murgia, Cie Paulette Godart, ...). Il développe par ailleurs, depuis plusieurs années, des projets de théâtre de marionnette, soit au sein du collectif Une Tribu, principalement en tant qu'auteur et marionnettiste, soit en collaboration avec d'autres compagnies (Ultima Thule, Froe Froe, Hop Signor...), le plus souvent en tant que coach en manipulation de marionnette, aide à l'écriture ou à la mise en scène.

**Françoise Wallemacq**  
Jeu, recherches

Françoise Wallemacq, née en 1961 à Bruxelles, est grand reporter de la RTBF. Elle a proposé de nombreux reportages sur des terrains de guerres, notamment dans les Balkans, en Somalie, en Afghanistan, en Syrie ou actuellement en Ukraine. Elle a reçu le Grand prix des Médias francophones publics, en 2001 et 2019. En 2022, elle réalise un documentaire, *Au-delà de nos larmes* sur l'après attentats du 22 mars.

Sa voix est atypique, dans les deux sens du terme. Au cours de sa carrière, elle a couvert de nombreuses zones de guerres et de conflits, des lignes de front aux camps de déplacés et de réfugiés. À l'instar d'une Svetlana Alexievitch, Françoise Wallemacq focalise son attention sur le destin des gens « normaux »; Son but, à travers ses reportages, c'est que ses auditeurs puissent en même temps comprendre et s'identifier. Ses meilleurs reportages relèvent trois défis : traiter d'un aspect spécifique d'une guerre, en révéler le caractère universel, et l'illustrer simplement à travers une ou plusieurs situations concrètes vécues par de « simples citoyens ».









# Tournée

17 - 18 octobre 2023  
Tbilisi International Festival  
of Theatre

7 - 15 mars 2024  
Théâtre Public de  
Montreuil - CDN

## Infos pratiques

### Théâtre Public de Montreuil

1 théâtre  
2 salles de spectacle  
1 restaurant La Cantine

Salle Jean-Pierre Vernant  
10 place Jean-Jaurès  
93100 Montreuil  
01 48 70 48 90

Métro 9  
Mairie de Montreuil  
Bus - 102, 115, 121, 122, 129, 322  
Vélib' - Mairie de Montreuil

### Dates et horaires

du lun. au ven. à 20h  
Samedi à 18h  
Relâche le dimanche

### Autour du spectacle

Rencontre croisée  
Mercredi 13 mars  
À l'issue de la représentation,  
participez à une rencontre  
entre l'équipe artistique et une  
structure partenaire en écho au  
spectacle.

### Causerie du jeudi

Jeudi 14 mars  
À l'issue du spectacle, retrou-  
vez d'autres spectateur·rices  
autour d'un verre pour échan-  
ger et croiser les regards.

### Tarifs

de 8 € à 24 €  
Tout le détail des tarifs et  
abonnements sur le site internet

### Réservations

Sur place ou par téléphone  
10 place Jean-Jaurès, Montreuil  
01 48 70 48 90  
Du mardi au vendredi  
de 14h à 18h  
et le samedi à partir de 14h  
les jours de représentaton  
En ligne sur  
[theatrepublicmontreuil.com](http://theatrepublicmontreuil.com)

### Contact presse

Agence Plan Bey  
01 48 06 52 27  
[bienvue@planbey.com](mailto:bienvue@planbey.com)

# TPM Théâtre Public Montreuil

